

Il n'allait pourtant pas jusqu'à associer communément les singuliers et les pluriels (personne ne suit ses maximes jusqu'au bout), mais, dans certaines occasions il n'hésitait pas à le faire. C'était lorsque l'emploi d'un autre nombre eût affaibli le vers. Il avait retenu cet axiome plaisant des conversations de Laprade et de Barthélemy durant leur séjour à Aix : c'est que l'homme ne fait pas les bons vers ; qu'ils résident de toute éternité dans les limbes, d'où il s'agit de les tirer. Il avait raison. Il y a des vers que l'on *fait* et des vers qui vous arrivent tout *faits*. Les premiers sont loin des seconds, dont les grands poètes sont pleins.

Mais, par la même raison que les bons vers sont faits de toute éternité, et que la chose qu'ils expriment ne *peut* pas être exprimée aussi bien par un autre vers, quel qu'il soit, il serait vain de vouloir les remplacer. C'est pourquoi, si le vers dont la rime avait une *s* en trop ou en moins était de ceux-là, il n'hésitait pas à le conserver. Il lui eût été facile d'écrire correctement tout comme un autre :

Ta destinée est close ;
Fais ton deuil maintenant du laurier, de la rose ;

Ou, pour frapper un peu plus le vers :

Renonce au laurier vert, fais ton deuil de la rose ;

Mais ce dernier n'eût été que bon. Il n'eût pas eu la grâce et le nombre de celui qu'il a écrit, et qui est tiré des limbes :

Ta destinée est *close* ;
Fais ton deuil maintenant des lauriers et des roses.

De même il a dit :

O douleur, ô douleur, marâtre sans *entrailles* ;
Toi qui dévores l'homme en lui disant : *Travaille !*

Son frère Barthélemy, lui aussi, avait écrit ces vers charmants :

Pourquoi dans la saison du soleil et des roses,
A mon cœur inquiet manque-t-il quelque chose ?

J'ose penser que, dans plus d'une circonstance, des poètes re-